



Analyse de l'activité et poids de la parole au travail

Christine CASTEJON

Analyste du travail, docteure en philosophie

christine.castejon@altergo.fr

« Or, empiriquement, le rythme est partout, hors du langage et dans le langage. Chez tout le monde, à tout moment » (Meschonnic, 1982)

Quel sera le problème traité dans cet article ? La possibilité même d'ouvrir un espace d'interrogation sur la théorie du langage qui œuvre dans la parlure¹ scientifique. L'intervention n'est pas celle d'une linguiste mais d'une analyste du travail qui se pose des questions sur le langage, des questions non envisagées dans les milieux où l'on pratique et enseigne l'analyse du travail. Non pas qu'aucune question n'y soit posée mais elles ne nous semblent pas relever de la même orientation du regard, ou plutôt de l'écoute. Insistons : il est difficile, présomptueux semble-t-il, de prétendre, alors qu'on n'est pas linguiste, ne pas trouver telle question (sans parler de la réponse) chez les linguistes. L'hypothèse qu'on n'a pas assez lu s'impose et nous intimide. Mais elle empêche de déployer la question non pas à partir du débat théorique (intralinguistique) mais à partir d'une expérience (extralinguistique mais intralangage).

Il s'agit de l'expérience très commune de constater que la parole n'a pas le même poids selon qui la prononce. Je travaille pourtant dans un domaine où entendre ce qu'on appelle parfois la « parole ouvrière » est largement ce qui nous anime. Je me déclare insatisfaite de ce à quoi je contribue. J'ai passé des années professionnelles à écouter des gens qui travaillent et entendu dire souvent qu'« ils n'ont pas les mots » (eux-mêmes le disent souvent, mais les analystes aussi). L'analyse de l'activité, et en particulier l'analyse de l'activité langagière au travail, déplace le propos en arguant plutôt que le travail est difficile à mettre en mots. Pourtant il y a bien des fois où mon problème a été d'atteindre avec mes mots d'analyste la même force que celle de mes interlocuteurs parlant de leur travail. Comment rendre compte de cette expérience-là ?

¹ Nous reprenons ce terme au québécois pour ne pas parler de « discours ».

Pour des linguistes qui s'intéressent à l'activité de travail, et on les sait peu nombreux, l'activité langagière est l'une des composantes de l'« activité » qui est l'objet d'approches disciplinaires et infra-disciplinaires variées. Des méthodes d'analyse du travail pratiquées par des linguistes ou des psychologues du travail s'appuient sur les ressources du langage pour accéder à des nœuds où se trouve comme enfermé le développement des individus et des collectifs². Mais il est une caractéristique du langage peu soulignée dans ces études : nous l'avons appelée « force » pour un article dans lequel nous soutenions l'idée que cette force est ignorée (Castejon, 2009), le terme de « puissance langagière », qui convient aussi, est choisi par le philosophe Pascal Michon (Michon, 2012). Il s'agit de dire avec Henri Meschonnic, poète-traducteur-penseur du langage (Bédouret, 2012, Leopizzi, 2014)³, que notre façon de parler du langage méconnaît ce qui le fait agir sur nous comme la façon dont nous agissons et pouvons agir sur lui. Dans cette perspective, chacun.e d'entre nous porte, dans son langage, d'autres enjeux que la seule tentative de communiquer avec les autres.

Il sera question de langage en adoptant la définition de Saussure⁴ : « Le langage est un phénomène ; il est l'exercice d'une faculté qui est dans l'homme. La langue est l'ensemble des formes que prend ce phénomène chez une collectivité d'individus et à une époque déterminée » (Saussure, 2002, p 129). Mais l'on sait que langage est couramment employé pour « langue » et nous n'y échappons pas.

Le point de départ de l'argument sera un *verbatim* entendu dans l'univers professionnel, pour formuler l'interrogation que nous ne trouvons pas sous cette forme dans les écrits savants, sauf erreur de notre part dont nous serions heureuse de prendre acte : pourquoi la parole de celles et ceux qui travaillent ne fait-elle pas autorité pour comprendre leur travail⁵ ? Dans une deuxième partie, ne pouvant passer en revue les positions théoriques sur le langage, nous nous concentrerons sur celle qui, au moins partiellement, est à l'origine de ce qui est devenu l'ergologie, « étude » de l'activité, souci de l'activité. Pourquoi celle-ci, alors que nous en sommes proche ? Précisément parce que nous en sommes proche. Les questions sur le langage qu'on trouve dans le présent texte n'en proviennent pas, c'est un

² Nous faisons référence à des méthodes d'analyse développée notamment en clinique de l'activité telle que l'instruction au sosie ou l'autoconfrontation qu'elle soit simple ou croisée. Avec ces méthodes, le chercheur conduit le sujet travaillant à préciser toujours plus ce qu'il veut dire jusqu'à enclencher de nouvelles façons de penser ce qu'il fait.

³ Dont nous ne saurions dire comment il est lu dans les milieux de la linguistique. Marginalement selon Michon, 2012. Mais le renouveau de la pensée de Saussure que nous avons évoqué ne peut guère éviter le constat que Meschonnic en a été l'un des artisans. Bédouret, 2012. Par ailleurs Meschonnic (1932-2009) est un théoricien important de la traduction. Leopizzi, 2014. En philosophie (qu'il appelait parfois la filousophie) nous le croyons presque inexistant et en particulier incompatible avec ce qui a nom « philosophie du langage ».

⁴ Sans pouvoir développer dans le volume de cet article, nous nous intéressons aux relectures concernant Saussure qui tendent à montrer que les affirmations qu'on lui associe depuis longtemps ne rendent pas compte de sa pensée mais de celle des auteurs du « Cours de linguistique générale » écrit à partir de notes de cours prises par des étudiants. Pour notre part c'est la lecture de Utaker, 2002, qui nous a mise sur la voie d'un Saussure beaucoup plus complexe que celui de la doctrine.

⁵ La question contient son inverse : pourquoi la forme savante donne-t-elle un avantage de crédibilité à la parole ?

retour aux sources postérieur à notre rencontre avec la perspective ergologique qui a conforté les questions et contribué à les formaliser. Dans une troisième partie nous dirons en quoi l'approche développée par Meschonnic très loin des situations de travail nous paraît les concerner aussi, apportant sur le langage un éclairage qui participe d'une radicale critique sociale. Et nous concluons sur les perspectives ouvertes d'après nous par la poétique de cet auteur.

1. Dis-moi ce que tu poursuis

1.1. Arrêt sur verbatim

Dans le contexte d'une expertise conduite auprès d'un Comité d'Hygiène, de Sécurité et des Conditions de Travail (CHSCT), nous voici, autour des hypothèses mises à jour par les analystes, en groupe de discussion avec des techniciens de maintenance lorsque l'un d'entre eux énonce : « *Quelqu'un qui est à l'atelier il fout rien, quand il est parti c'est qu'il se promène* ».

Un quart de seconde. Eclat de rire général au sein du groupe, tant chez les techniciens que chez les deux analystes. Pour un lecteur qui a quelque familiarité, pour une raison ou une autre, avec l'un de ces métiers itinérants où l'on visite un client pour résoudre un problème technique (d'eau de gaz d'électricité de chaudière de téléphone de distributeur...), la remarque, prononcée sur un ton désabusé, est évidemment drôle. Evidemment veut dire, au pied de la lettre : elle est drôle de façon évidente. Le technicien ventriloque, dans un style indirect, un encadrant qui a toujours quelque chose à reprocher aux membres de l'équipe. Lorsqu'un technicien est présent dans l'atelier, l'encadrant ne comprend pas ce qu'il a à y faire mais s'il n'est pas là, l'encadrant ne comprend pas plus pourquoi il est absent. Ce qui fait la formule saillante et donc réjouissante, c'est que dans un parfait double décasyllabe⁶, non prémédité, le technicien qui la prononce condense de multiples remarques contradictoires que tous ont vécues de la part des cadres. Tous saisissent instantanément que la formule générale parle de chacun d'eux, de l'expérience qu'ils partagent derrière chaque reproche adressé à l'un d'eux.

A la Cyrano, sur cette phrase, « on pourrait dire... Oh Dieu... bien des choses en somme », non pas en variant le ton mais en variant l'angle de vue. Par exemple : Est-elle aussi drôle et aussi évidente pour quelqu'un qui n' imagine pas l'activité dont il s'agit ? Que faut-il partager pour la comprendre, et donc pour en rire ? Faut-il la qualifier de boutade ? Ne serait-ce pas réduire sa portée ? Quelle compétence linguistique souterraine manifeste-t-elle ? Que dit-elle de la place de l'humour dans les échanges au travail ? Que cherche à dire le locuteur ? Que cherche-t-il à dire, en ignorant peut-être qu'il cherche à le dire ? Qu'est-ce qui entraîne tous les participants à réagir de la même façon, et de cette façon, l'éclat de rire ? Quelle

⁶ Qu'on entend en prononçant la phrase, pas forcément en la lisant.

organisation décrit le technicien, indirectement ? Qu'est-ce qui se manifeste dans la réaction unanime ? Pourquoi le locuteur a-t-il choisi cette forme-là ? L'a-t-il choisie ?...

Le langage est un puits sans fond. Pour qui cherche à l'analyser, une seule phrase peut « contenir », ou plutôt « libérer » (curieuse, cette double orientation) une infinité de rebonds. Presque autant d'approches linguistiques et/ou psychologiques, donnant la possibilité à un intervenant extérieur de tirer parti, pour son analyse, de ce qu'il entend...ou croit entendre, peut entendre, sait entendre ?

Nous (les deux analystes qui animons le groupe) saisissons la phrase du technicien en ayant l'impression immédiate qu'elle est très importante pour l'étude en cours (accordant donc une *valeur* particulière à cette phrase). En contexte, elle *signifie* (l'italique veut souligner l'autorité que peut contenir ce verbe) le manque de confiance de l'encadrement à l'égard des techniciens. Plus tard, il se dégagera que la phrase condense deux aspects : le manque de confiance, en effet, mais aussi le constat que, quoi que fasse(nt) le(s) technicien(s), le *contenu* de ce qu'il fait n'est pas ce qui importe. Ce double fond apparaît après coup, faisant vérifier cette caractéristique du langage d'être suspendu à ce qui l'actualise, le dé-virtualise, ou pas. Mais dans l'instant tout ne nous échappe pas, heureusement. Si la phrase nous évoque le manque de confiance, si nous l'entendons de cette façon, c'est parce que ce qui a été vu et entendu avant cette scène nous conduit à l'entendre ainsi (la *valeur* est issue de la mise en relation, de l'association) et c'est aussi pour cela que nous participons à la réaction générale, le rire. La phrase sera un point de rencontre entre les deux analystes. Nous la choisirons comme *verbatim* qui apparaîtra dans le rapport, sans nous demander formellement que faire de cette phrase, sans réfléchir en linguistes que nous ne sommes pas. Dans la rédaction du rapport d'expertise à deux mains, ce que l'un a retenu a été accepté par l'autre comme significatif. Et le fait que nous n'ayons pas besoin d'arbitrer est en lui-même significatif de la force de cette phrase.

En la reprenant nous lui avons donné la possibilité de prolonger l'effet qu'elle a eu lors de la réunion : faire rire et faire partager une « réflexion ». Sans notre choix de reproduire cette phrase, de la « valoriser », cette forte parole eût été gaspillée. Mais la reproduire ne suffira pas. Il faudra la parole redondante de l'Expert (s'il le « décide », s'il attache de l'importance à cette phrase) qui pourra dire la même chose, mais différemment –donc pas tout à fait la même chose. Avec des périphrases, des paraphrases, des statistiques. Sous peine de s'entendre dire qu'une boutade, ou une parole isolée, ne fait pas une analyse. Comment soutenir que « *bien sûr que si, cela équivaut à analyse* », dès lors que quelqu'un *écoute*, fait écho, d'une façon ou d'une autre. Une analyse qui se discute, une parole tendue vers la possibilité d'une contre-parole. Nul besoin d'un (expert) intermédiaire, si l'on prend au sérieux ce qui est dit à haute voix.

1.2. Tenir la question

La question lancinante quand survient une de ces perles de phrases qui disent beaucoup en quelques mots, c'est : que faudrait-il faire pour que soient entendu.e.s directement les auteur.e.s de ces phrases sans la médiation reformulante de « l'expert » remplaçant une formule par une autre, une forme de synthèse par une autre forme de synthèse ? Comment faire pour qu'on l'entende, lui, le technicien qui parle *avec* et *de* son expérience ? Comment faire pour qu'on « accorde de la valeur » -littéralement- à ce qu'il dit ? Il n'exprime qu'un point de vue ? Nous y reviendrons. « *C'est du ressenti* » -disent souvent les dirigeants d'entreprise, d'un terme qui, chez certains d'entre eux, sonne dans leur façon de le dire à peu près aussi euphonique que s'ils disaient « *c'est du vomir* ». Et ce jugement veut dire : il y a deux sortes de paroles, celles qui ne sont pas du ressenti, qu'on peut écouter, et celles qui ne méritent pas qu'on s'y arrête. En d'autres termes : on préfère le langage quand il est décontaminé, pas lorsqu'on voit (entend) qu'il vient du corps. La vérité, la sacro-sainte « objectivité », n'est pas dans le « ressenti ». Et bien sûr lorsque les dirigeants parlent, eux, ce n'est pas du simple « ressenti ». Mépris qui n'a souvent pas conscience de lui-même, rendu possible par une ignorance qui le dépasse de loin. Car il y a là, au-delà du mépris, manifestation d'une ignorance partagée de ce qu'est le langage.

Qui décide que ce qu'a dit le technicien ne fait pas analyse, n'est pas aussi « objectif » que la phrase d'un chercheur qui dirait : « les encadrants ne s'intéressent pas au travail réel des techniciens » ou d'un manager qui dirait l'inverse ? Ceux qui croient pouvoir décider de ce qui est ou n'est pas de l'ordre d'un contenu objectivant l'expérience. Ceux-là s'approprient ce qu'ils croient être un objet-langage en considérant qu'il doit prendre telle ou telle forme (en fait : qu'il doit prendre la forme qu'ils connaissent) pour être entendu⁷. De là l'importance de faire circuler le *verbatim* précis pour l'inviter dans le cercle des propos pris au sérieux. D'une part, lorsque le rapport circulera, nous, les analystes, savons que cette phrase-là fera particulièrement écho auprès des collègues du technicien qui la liront, d'autre part parce que, assurément, cela fera porter une partie du débat avec les officiels destinataires sur ce « ressenti », habituellement in-entendu sinon inaudible. Les analystes, en citant le *verbatim*, prennent le contrepied de la langue attendue d'un rapport d'expertise, parfois à la limite du verbiage à force de vouloir épouser les codes du discours autorisé. Car cette question nous travaille : *l'idée que le technicien a communiqué son expérience pourrait-elle suffire, être traduite en d'autres mots, sans égard à la façon dont il l'a fait, à la forme-même de son propos ?* Nous avons entendu et compris, comme les autres participants au groupe, ce qui a été communiqué, pourquoi ne pas nous en contenter et « traduire » le propos en langage policé pour le lecteur institutionnel d'un comité de pilotage ? Notre

⁷ On reconnaît le thème de Pierre Bourdieu, 1982, que nous ne suivons qu'en partie.

hypothèse est que la « manière » a donné de la force à cette phrase, capable de dire beaucoup en un mouvement. Le technicien ne fait pas que « communiquer sa pensée », il synthétise remarquablement l'expérience de tous, d'où provient l'hilarité. L'humour faussement désabusé, presque grinçant, exprime comme élément supplémentaire le « ras le bol » de ne pas être entendu. Il redouble le message en quelque sorte. A ce titre, il n'est pas plaqué sur le dit comme un élément du décor. Pas de « *j'ai ça à dire je vais le dire avec humour* ». Ce n'est pas de cette façon que nous parlons. Le technicien n'a pas cherché le « bon mot », la saillie, son propos est à la fois venu de loin et s'est formé dans le contexte de l'échange. Sa façon de dire ce qu'il a dit parle de lui et parle du moment partagé avec les autres, parle donc aussi de l'écoute des autres. Et cette force, nous considérons avoir la responsabilité de la relayer en tant que telle, sinon telle quelle puisque nous sortons du contexte. Ce qui nous importe n'est pas qu'on reconnaisse nos compétences d'analyste c'est qu'on entende celles du technicien, et que le technicien *vive l'expérience d'être entendu*, comme porteur d'une parole qui analyse le travail, en dégage les caractéristiques sur lesquelles devra porter l'effort de transformation.

2. Pourquoi les ouvriers parlent-ils ?

2.1. Un contexte intellectuel dilué

Nourri de Bourdieu ou de Marx, on dira que ce mépris concentré sur un *verbatim* n'est pas une question de langage mais une question de statut ou d'idéologie. Or ces deux approches barrent l'accès à la question proprement linguistique⁸. On analyse le langage dans ses effets de pouvoir parce que la question qui intéresse c'est le pouvoir. On analyse le langage comme émanant d'une idéologie parce que la question qui intéresse c'est l'idéologie⁹. Et dans les deux cas, ce qui est dit du langage n'est pas à proprement parler faux parce que le langage sert à tout. Il est mis (et non pas « il se met ») au service de tout. Il sert les puissants, il sert l'idéologie dominante. Mais comment rendre compte alors des échappées ? Comment rendre compte du fait que cela ne fonctionne pas à tous les coups ? Que le langage puisse être mis au service de toutes les idéologies, les plus opposées soient-elles ? Qu'on puisse dire tout et son contraire ? On en déduit facilement que le langage est transparent, qu'il n'a qu'un pouvoir additionnel, autant dire secondaire. Une hypothèse foncièrement structuraliste pour laquelle nul n'est véritablement auteur de son langage, nous sommes parlés plus que nous ne parlons. Il faudrait approfondir cela : cette thèse qui a été formulée

⁸ Ce qu'avait déjà constaté, pour la position de Bourdieu, Daniel Faïta, dans sa contribution « Parler du travail, travailler la parole » à *L'homme producteur*, 1985. Il écrivait : « Nous faisons nôtre l'hypothèse de Bakhtine/Volochinov selon qui « l'intervention verbale constitue la réalité fondamentale de la langue », ce que personne ne semble plus contester aujourd'hui, mais sûrement pas au prix d'une réduction du problème au sempiternel tête à tête « dominant-dominé », p.172.

⁹ Dans *L'idéologie ou la pensée embarquée* (2009), Isabelle Garo, philosophe de la pensée-Marx, a voulu refaire le point sur un terme [« idéologie »] « si galvaudé qu'il a massivement cessé d'être considéré comme un concept » (p.17). Dans ce très intéressant ouvrage, la question du langage n'a aucune autonomie. Classiquement, Garo parle d'idées dominantes « organisant [leur] emprise sur le langage lui-même » (p.69).

et assumée de différentes façons ne constitue-t-elle pas *encore*, sous des développements apparemment contraires, la couche profonde de la plupart des positions théoriques sur le langage¹⁰ ? Et si tel n'est pas le cas, comment départager les approches du langage délestées de tout résidu de structuralisme, de celles qui en restent marquées ?

C'est bien dans ce contexte intellectuellement dominé par le structuralisme que sont nées les hypothèses d'Yves Schwartz, hypothèses de philosophe et non de linguiste, qui ont ouvert la voie de l'analyse pluridisciplinaire des situations de travail (APST, premiers pas de l'ergologie)¹¹. Il explique dans sa thèse (Schwartz, 1988) comment le pas de côté effectué par le philosophe Gilles-Gaston Granger contre le « tout est langage » des années 60 l'a laissé à la fois intéressé et insatisfait. A cette époque, l'être humain semble devenu, par suite d'un « gigantesque déplacement des évidences », un être de langage, « unilatéralité [...] promue au rang d'axiome dont la démonstration n'est pas à faire »¹². Le déplacement des évidences porte des noms prestigieux : Levi-Strauss, Lacan, Barthes, Derrida, Kristeva, Foucault, Ricoeur... Et curieusement il provient pour beaucoup d'une réception retardée du linguiste Ferdinand de Saussure, ou plus précisément de la réception d'un livre qu'il n'a pas écrit : le *Cours de linguistique générale* publié pour la première fois en 1916 sur la base de notes de ses élèves.

Contre cette « panglossie » qui semblait avoir saisi le monde intellectuel, Gilles-Gaston Granger¹³ veut affirmer que le langage n'est pas tout : il existe à son origine une expérience que le locuteur essaie de transmettre. Alors que domine l'idée que le langage nous contraint au point même qu'il parle à notre place, Granger veut étudier la langue du point de vue de son usage, « point de vue assez surprenant et hétérodoxe dans le contexte des recherches de l'époque », souligne Schwartz (*op. cit.* p. 224).

Schwartz accentue le mouvement de Granger. Pour lui, si l'expérience est en effet plus présente qu'on ne le pense dans l'exercice de formalisation, il n'en est pas moins vrai que celle-ci tend à laisser de côté le « résiduel de l'expérience ». Cela nous fait dire que, d'une certaine façon, le projet de Schwartz provient de ses questions, et de celle des co-initiateurs de la démarche ergologique, sur le langage¹⁴. Affirmer la « *nécessaire réévaluation de la*

¹⁰ Une question difficile à soutenir, nous en avons conscience, du fait des avancées très importantes de et par la sociolinguistique. Pourtant, selon Pascal Michon (2012), « À partir des années 1970, les linguistes ont intégré à leurs recherches la question de l'énonciation, mais celle-ci a été majoritairement vue comme la simple mise en œuvre de la langue par un locuteur, qui dès lors a récupéré son statut traditionnel de sujet précédant et instrumentalisant le langage. Ce que Benveniste venait juste d'entr'apercevoir s'est ainsi de nouveau obscurci [...] ». Nos lectures, non systématiques cependant, nous mettent plutôt en accord avec ce jugement.

¹¹ Et c'est contre ce contexte que Daniel Faïta a marqué de son empreinte de linguiste la création de cette même APST (Faïta, 1985)

¹² Le propos est d'un autre philosophe, Lucien Sève, 2008, p 156.

¹³ Gilles-Gaston Granger (1988) n'est pas ce qu'on appelle un « philosophe du langage », c'est à dire qu'il ne fait pas du langage sa matière spécifique, c'est un philosophe qui accorde une importance primordiale au langage parce qu'il constate qu'on ne peut pas délier réflexion sur la connaissance et réflexion sur le langage.

¹⁴ Ce n'est pas ce qu'il en dit lui-même lorsqu'il évoque les sources de ses intuitions concernant le travail.

sphère du travail dans le mouvement de la culture et du savoir » (op.cit., p.845), cela peut s'entendre comme l'idée que culture et savoir saturent l'espace social sans que les mots du travail, et les paroles des travailleurs, y trouvent leur place. Sur les plans indissociablement éthique et épistémologique, c'est inacceptable. L'enjeu déborde le langage. Chez Schwartz, il ne s'agit pas simplement de traiter avec moins de condescendance la « parole ouvrière ». Ce qui soutient la toute première expérience de ce qui deviendra le berceau de la démarche ergologique (et donnera lieu à *L'homme producteur*-1985), c'est le refus de la position de surplomb *théorique* du philosophe, et plus généralement du chercheur, ou de l'universitaire. Comment, malgré des langages forcément différents entre enseignants et salariés, parvenir à mettre des mots sur le travail qui aient la justesse de concepts sans la prétention d'emprisonner l'expérience ? Les participants à cette « formation » sont à la recherche non pas d'un langage commun, auquel ils ont la lucidité de ne pas croire, mais d'un langage lui-même en travail pour dire des choses nouvelles, non encore élaborées.

Trente ans après, le rapport entre langage et travail est devenu une question à part entière, sous une double pression : le travail devenu un thème d'études et la linguistique s'interrogeant sur la pertinence de ses modèles. Mais l'on peut s'appuyer sur des linguistes qui ont fait du travail leur « terre d'intuition » pour constater que la question reste marginale du côté de la discipline linguistique. Ce qui fait dire sobrement à Daniel Faïta, encore dans un texte de 2011, que « les conceptions relatives aux problèmes du langage demeurent problématiques aujourd'hui » (Faïta, 2011, p 41).

2.2. Le syndrome du « c'est compliqué »

Dans l'équipe pluridisciplinaire qui a ouvert la voie à la démarche ergologique, Schwartz a délégué au linguiste la compréhension fine, et inspirante, des mécanismes¹⁵ langagiers. Lui-même a selon nous compensé son absence de théorie spécifique du langage (n'en éprouvant pas le besoin) par une extrême attention à autrui, une véritable, et rarissime, éthique de l'écoute¹⁶. Car sa position de philosophe se méfiant du langage ne consiste pas à croire que le philosophe (ou le linguiste) rectifie ce que le commun fait mal. L'idée qu'il est difficile de parler de son travail le conduit à une attention redoublée :

...dans nos rapports avec les travailleurs¹⁷, la « mise en mots » de leur expérience est toujours apparue comme un point névralgique central ; comme si une difficulté intrinsèque à

¹⁵ Le terme est utilisé par Faïta, 1985, p 176.

¹⁶ Qui s'exprime dans le moindre des échanges quelque que soit l'interlocuteur. Mais à propos de l'écoute de ses pairs, rompus à l'intertexte, on a plaisir à relayer le mot de Sève disant de Schwartz qu'il pratique une « exemplaire déontologie de la critique ». Sève, 2008, p 431, note 494.

¹⁷ Nous sommes à une époque où « travailleur » n'a pas encore été remplacé par « opérateur » et où « classe ouvrière » parle à tout le monde. Travailleur y est quasi synonyme d'ouvrier.

dire toute activité humaine se trouvait ici exploitée contre eux pour mutiler leur être social et justifier une inégalité de pouvoir et de propriété économique.¹⁸

On entend la préoccupation de justice sociale qui anime Schwartz se prolongeant avec cohérence jusqu'à l'absolue exigence épistémologique. A bien lire la phrase, Schwartz parle de la difficulté générale à dire l'activité humaine pour constater qu'elle est retournée spécifiquement contre les travailleurs. A mal la lire, on peut entendre que seule l'activité des travailleurs est difficile. Nous aimerions voir clairement souligné que cette remarque vaut aussi pour le chercheur, fût-il linguiste ou philosophe, qui parlerait de sa propre activité, signifiant ainsi que le problème n'est pas à proprement parler un problème de « mots pour le dire » mais un problème bien plus vaste de rapport entre langage et réel (dont le travail est une modalité). Trop souvent, ce problème extrêmement complexe, *et non résolu*, est transformé en une (plus simple) difficulté qu'auraient nos interlocuteurs à expliquer ce qu'ils font parce que les mots leur manquent. La réserve pourrait être formulée ainsi : si problème de rapport entre langage et activité il y a, il ne s'agit pas d'un problème de travailleur mais d'un problème de travaillant.

Car cette idée qu'il manque au travailleur, désignant alors une certaine catégorie de travaillants, les mots pour le dire est loin de rencontrer notre expérience d'intervenante en entreprise dans toutes sortes de milieux professionnels. Nous sommes très souvent dans des situations qui ne convoquent pas cette certitude. Par exemple quand l'interlocuteur explique ce qu'il fait en utilisant son langage de métier (exemple dont chacun conviendra facilement), mais aussi lorsqu'il convoque des connaissances « basiques » en chimie, en électricité, et autres connaissances qui ne sont plus pour nous que de très vagues souvenirs de lycée (sans parler des matières que nous n'avons pas étudiées, la comptabilité, la mécanique...). C'est à nous alors qu'il appartient de faire le chemin pour comprendre, constatant que cela prend du temps et demande un intérêt certain pour l'opératoire (les opérations concrètes de travail, un intérêt rare si l'on en croit Bidet, 2011, qui en a fait le cœur de sa critique des courants dominants de la sociologie du travail). Citons encore l'interlocuteur qui émet une réflexion dans un langage tout à fait quotidien mais qui manifestement « signifie » très au-delà de ce que nous pouvons « spontanément » percevoir. L'exemple développé en première partie de cet article l'illustre : aurions-nous entendu cette phrase à un autre moment, ou avec moins d'expérience des situations évoquées, qu'elle nous eût échappée. Ce qui fait de notre métier d'analyste du travail un métier où l'on apprend à écouter. Veut-on un autre exemple de situation où notre propre langage est pris en défaut ? C'est lorsque nous essayons de dire avec nos mots d'analyste, même expérimentée, quelque chose qui pourrait être mieux entendu que le propos du technicien, comme un traducteur qui essaierait de faire correctement son travail. A partir de ce qu'il a dit, on peut ajouter ou transposer, mais en aucun cas dire mieux que lui ce qu'il a dit. « Mieux » c'est-à-dire d'une façon qui déplie la densité de son propos sans l'affaiblir.

¹⁸ Schwartz Y., 1992, p. 225

Est-ce à dire que le discours « abstrait » (en désadhérence, dit la conceptualité ergologique) n'a pas lieu d'être ? Ce n'est pas le propos. Ni simplement qu'on convienne que, souvent, on entend des réflexions très fines chez ceux dont on pense un peu vite qu'ils sont en difficulté d'expression, pour peu qu'on crée des conditions pour les entendre. Il est vrai que ce simple fait n'est pas acquis. Mais nous y voyons l'une des conséquences du fait que le langage n'est pas considéré comme cette propriété humaine qui nous permet de nous parler les uns aux autres, de nous écouter les uns les autres indépendamment d'un quelconque statut. Nous ne prenons pas la mesure du fait que nos façons de parler ne sont pas des fioritures mais les traces d'une activité à la fois subjective et matérialisante qui nous caractérise tout.e.s.

2.3. Faire une autre place au « parlé »

Ce propos ne nous inspire plus¹⁹ :

L'intelligence non verbale a, on le sait, les plus grandes difficultés à être mise en mots : l'ensemble de ces savoirs de la pratique sont difficiles à éliciter, à expliciter et à verbaliser. La transmission à autrui et l'enseignement de ce que cette intelligence rend possible sont hautement problématiques, précisément parce que cette pensée ne se réalise pas *a priori* dans une mise en mots, dans une verbalisation. C'est à la vision, au voir que les opérateurs, interrogés sur le réel de leur activité, font systématiquement appel : « il faut voir » « il faut regarder ce qu'on fait », « faut venir voir », « faudrait que je vous montre ». C'est qu'en effet ces gestes professionnels, ces savoir-faire ne peuvent que difficilement passer par des mots ; ils sont avant tout objet du regard [...]. (Boutet, 2008, p.55)

Il nous semble qu'on exagère en généralisant, même pour de bonnes raisons, la difficulté de dire. La nécessité de montrer n'est pas vraie de toutes les activités, même dans des métiers considérés comme peu qualifiés. La lucidité implique d'ailleurs de préciser que même en « voyant » l'analyste ne comprend pas forcément grand-chose. C'est le *dire* rapproché du *voir* qui va aider à comprendre, jamais le *voir* tout seul, contrairement à ce que pourrait laisser entendre cet extrait. Il ne s'agit pas forcément d'une activité complexe. Parfois il peut être utile de voir une configuration des lieux que la description ne suffirait pas à faire vivre. Est-ce bien « l'intelligence non verbale » qui a besoin de montrer ? Ou le besoin de montrer existe-t-il aussi chaque fois que l'interlocuteur semble ne pas comprendre ce qu'on lui dit, ou lorsqu'il y a trop à dire ? Plus que la difficulté de dire, cela ne signale-t-il pas l'écart entre les deux interlocuteurs, tout simplement ? N'en vient-on pas à souligner la difficulté de dire parce qu'on parle de personnes qui n'ont pas l'habitude d'être écoutées et s'embarrassent à vouloir changer de registre lorsqu'elles parlent à un « intellectuel » ? N'est-ce pas la rançon

¹⁹ Nous n'y résumons certes pas le travail de Josiane Boutet dont nous avons toujours lu avec beaucoup d'intérêt les analyses tant sur « la vie verbale au travail » que sur le « pouvoir des mots », sans y trouver cependant la préoccupation que nous exprimons dans cet article.

de l'exorbitant privilège de l'écrit qui désapprend l'ajustement réciproque dans le langage parlé ?²⁰

Au demeurant, à pratiquer l'analyse du travail, on se rend compte que ceux dont on vante facilement la capacité verbale ne savent pas mieux que quiconque expliquer ce qu'ils font. Ils savent mieux *parler*, c'est tout à fait différent²¹. Ils savent mieux dire ce qu'ils *essaient* de faire, ce qu'ils sont censés faire, mais pas nécessairement ce qu'ils font. Et eux aussi répondront facilement « *c'est compliqué* » si on les pousse un peu dans les explications. Eux aussi vont alors essayer de montrer : un schéma, des griffonnages, des courbes, des chiffres dans un tableau. Qu'est-ce d'autre qu'une tentative de montrer ce qu'on peut montrer, qui est tout aussi vouée à ne rien expliquer que la machine regardée par l'analyste qui ne connaît rien au travail dont il s'agit ? Dans tous les cas, ce qui vaut explication c'est ce que dit le travaillant, pas ce qu'il montre. Mais l'ouvrier sera facilement persuadé qu'il ne sait pas (s') expliquer, que c'est lui qui est en défaut. Il lui faudra du temps avant de douter de la compétence de l'analyste à comprendre ce qu'on lui dit. Au contraire un directeur de production pourra être prompt à constater que l'analyste ne semble pas comprendre ce qu'on lui dit, ayant le défaut majeur de ne pas s'intéresser outre mesure aux camemberts informatiques.

On ne pourrait tirer de conclusions de la compulsion à montrer que si quelqu'un qu'on ne soupçonne pas de manquer d'« intelligence verbale » était toujours capable d'expliquer son travail sans nous montrer quelque chose lui aussi. Qu'est-ce qui nous fait conclure à la difficulté de dire, ou plutôt à une difficulté particulière du dire quand il s'agit du travail des ouvriers ? Accorde-t-on à cette remarque de Labov toute l'attention qu'elle mérite : « Il y a beaucoup de verbosité dans le langage des classes aisées, si bien qu'au plan de la narration, du raisonnement et de la discussion, les membres de la *working class* apparaissent par des bien des aspects comme des interlocuteurs plus efficaces que beaucoup des membres de la *middle class* qui ergotent, délaient, et se perdent dans une foule de détails sans importance. » (cité par Terrail, *op.cit.*, p.85)²²

Intelligence pratique ou théorique, les travailleurs parlent. Il s'agit de ne pas se satisfaire de l'idée que les écouter relève de l'éthique, faute de mieux. Il y a à écouter ce que dit le travailleur parce qu'à ne pas l'écouter on manque un quelque-chose-dit, qui ne peut pas être dit, sans reste ou sans écart, d'une autre manière. On fait tout aussi bien cette expérience,

²⁰ La focale est déformante et pourrait laisser penser à une critique de l'écrit en tant que tel. Il s'agit plutôt de rappeler avec Jean-Pierre Terrail, chercheur en sciences de l'éducation, que l'égalité des intelligences est une caractéristique liée au langage oral (Terrail, 2009).

²¹ Dans un très bel article sur le travail d'éducateur, Marc Ossorguine (2012), formateur, remarque : « [] dire, c'est souvent plus compliqué que parler. L'authenticité et l'efficacité de la parole ne font pas appel aux mêmes registres et aux mêmes techniques que les discours professionnels et compétents » « Le plus de savoir possible ou le travail social comme littérature »

²² C'est aussi le sens de l'article déjà cité de Marc Ossorguine, 2012.

et souvent, d'un « *c'est compliqué* » préliminaire à des explications abondantes, passionnées, et passionnantes. Et qui finalement se passent, au moins provisoirement, de montrer.

3. La relance d'une hypothèse

3.1. Néosaussurisme²³ ?

Réciproquement, ne serait-il pas utile que ceux qui font profession d'utiliser des concepts se demandent s'ils ne délaient pas trop souvent la force potentielle de leur propos par souci de bienséance ou de langage « codé » et si l'exercice académique n'a pas par trop blanchi la suggestivité²⁴ de leur analyse ?

Une armature théorique oriente toute écoute et toute reformulation. On le sait sans le savoir. On le sait sans s'attarder aux conséquences. Par « armature théorique », nous n'entendons pas celle qui relève des théories de la communication, mais celle qui s'exprime même à notre insu dans le langage que nous parlons. Est-ce un retour au structuralisme ? Tout au contraire, c'est un retour à la critique qu'en a faite Benveniste :

[...] tout homme invente sa langue et l'invente toute sa vie. Et tous les hommes inventent leur propre langue sur l'instant et chacun d'une façon distinctive, et chaque fois d'une façon nouvelle. Dire bonjour tous les jours de sa vie à quelqu'un c'est chaque fois une réinvention (Benveniste, 1974, pp18-19).

Le *même* mot, le mot qui est apparemment le même, change chaque fois qu'il est prononcé, serait-ce le mot « bonjour ». C'est à quoi nous ne prêtons pas attention, pensant que les mots ont même *valeur* en toutes circonstances. Mais les mots n'ont pas de valeur en eux-mêmes, ni même de sens, seul le discours qui les porte en a. « Discours » pris dans la définition non pas rhétorique qu'il a généralement mais dans celle que l'on reprend si peu de Benveniste, le discours comme « indice globale de subjectivité » (Dessons, 2006, p.71)

C'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme. (PLG 1, p259)²⁵

²³ Le titre de ce chapitre est dû à une « accusation » (le ton y était) d'un linguiste auprès de qui j'évoquais la redécouverte de Saussure. Il parlait même d'un « néo-saussurisme à la mode » dont je suis loin d'être convaincue qu'il existe. Si tel était le cas, le travail de Meschonnic qui est l'un des artisans de la relecture serait lui-même plus largement connu.

²⁴ La demande de plus en plus pressante dans l'univers académique d'écrire et de parler l'anglais, supposé langue de la communication internationale, participe d'un mouvement d'appauvrissement du « langage scientifique » qui va au-delà d'une question de langage. Mais bien d'autres canaux sont à l'œuvre. Cf par exemple à ce sujet Rastier, 2014.

²⁵ Cette idée du discours est déjà présente chez Guillaume de Humboldt comme elle le sera chez Saussure dans des termes très proches. Meschonnic défend dans son œuvre l'avenir de la pensée de Humboldt. Cf. Meschonnic, 1995.

C'est, selon nous, une affirmation qui nous incite à changer notre façon d'écouter, à entendre dans le langage l'activité de l'être parlant, activité d'un sujet qui ne se construit certes pas seulement dans son langage mais en faisant de son langage, au fil de son histoire, à la fois son outil et son instrument²⁶. La conviction fort partagée que le langage nous sert essentiellement à communiquer n'est pas spontanée du tout. Elle provient d'une perspective sur le langage qui a précisément déplacé la problématique du langage vers la communication au détriment de son rôle dans la formation de la pensée. Une théorie qui a poursuivi un effacement, très tôt commencé, de Humboldt (Trabant, 1992). Or, le risque de la superposition entre langage et communication est d'étouffer le nouveau sous l'ancien, l'invention spontanément présente dans la langue - donc singularisante, subjectivante - sous le consensus socialement désirable²⁷. Dans certains domaines le stade du risque est dépassé...

Sans cette perspective du sujet se construisant dans et par son langage, l'étude de la langue parlée, pour productive et passionnante qu'elle soit²⁸, manque la profondeur ou pour mieux dire l'histoire de ce qui est « parlé ». Elle encourage en conséquence, à son corps défendant parfois, la catégorisation au détriment de la labilité, l'incrûté au détriment du dynamique. On court ensuite après de nouvelles théorisations qui ajoutent au mille-feuille des interprétations, sous motif d'une compréhension meilleure, au lieu de s'interroger sur la théorie du langage qui soutient l'édifice.

Nous n'en doutons pas, la focalisation sur la parole, par opposition à un Saussure fantomatique²⁹, a produit des effets positifs. C'est ainsi contre la minorisation de la parole, conduisant à un corpus de laboratoire, qu'a été inventée la sociolinguistique, mise en rapport nécessaire de ce qui est dit avec le contexte de ce qui est dit, dans toutes ses composantes. Construisant sur la dite fameuse opposition entre langue et parole, on a multiplié les preuves de l'intérêt de comprendre la parole en situation. Des travaux pertinents et utiles qui ont leur prolongement, pour ce qui nous concerne plus directement, dans l'analyse des situations langagières au travail. C'est ce qui fait naître cet article dans une revue du réseau Langage Travail et Formation.

²⁶ Un motif humboldtien, ce langage à la fois outil et instrument, cf. Trabant, 1992.

²⁷ Tout ce paragraphe est plein de motifs humboldtiens. C'est en travaillant sur/contre Habermas que nous avons lu chez Humboldt une échappée possible à une théorie qui fait du consensus l'objectif primordial des échanges en humains. Habermas, 1987.

²⁸ Claire Blanche-Benveniste a souligné la multiplication récente des recherches dans ce domaine resté longtemps en friche pour la langue française, et cependant le retard persistant. Ce qu'elle appelle « préjugés » retardant cette étude a peut-être fait l'objet d'une interrogation plus systématique. Blanche-Benveniste, 2010.

²⁹ Pour des raisons qui méritent exploration au-delà de notre propos ici, on lui a fait dire que seule la langue était importante, au détriment de la parole. De nouvelles lectures montrent qu'il ne l'a ni écrit ni pensé. « Nouvelles » ? Pas tant que cela puisque déjà Benveniste avait souligné que Saussure n'opposait pas les termes mais parlait de « dualités oppositives » (Benveniste, 1966, p.40-41). Nous n'avons pas l'espace ici de montrer que la lecture de Bakhtine dans les années 70 a conforté cette fausse idée (Bakhtine, 1984)

Mais la veine propre de Saussure a été longtemps abandonnée. Selon certains auteurs³⁰, il est temps de se dire que nous avons manqué quelque chose. Ceux qui disaient « tout est langage » ne disaient pas tous, pour autant, la même chose, loin de là. A partir d'eux s'est constituée une galaxie de théories de la communication, plutôt que du langage, dans lesquelles il ne semble pas urgent de se repérer, comme si des théories diverses de la langue et de la parole pouvaient tenir lieu de perspective anthropologique sur le langage. Or, appréhender la parole, même en situation, ne suffit pas à rendre compte des effets qu'elle produit...ou ne produit pas. Il ne s'agit pas seulement de dire que la parole dite n'est pas tout le langage, cela nous le savons aussi. Quoique nous le sachions, de nouveau, sans nous y attarder. Nous savons que les silences, les gestes, en font partie, considérés d'un terme négatif et donc inadapté comme un « langage non verbal ». Mais l'habitude est de séparer tout cela, avec des effets de charlatanisme importants, mais surtout une inadéquation persistante entre ce qu'on cherche à comprendre et les méthodes déployées pour y parvenir. Il n'y a pas un langage verbal d'un côté et un langage non verbal de l'autre, il y a des corps qui « parlent » de différentes façons, fût-ce en se taisant, ou en bougeant. Mais si la parole dite est essentielle c'est précisément parce qu'elle est dite, ce qui est très loin d'une lapalissade. Dans l'ensemble de l'expression, la parole a la particularité d'appeler une réponse (qui peut être un prolongement) en étant prononcée. Pour la comprendre, l'auditeur est contraint de la juger vraie ou non vraie³¹ même s'il garde la réponse en son for intérieur. Au silence, nul n'est obligé de répondre. Nul n'est en tout cas censé considérer qu'il doit répondre. A la parole dite, c'est différent, on peut ne pas répondre mais la parole émet un « point de vue » qui en appelle un autre. Encore cette notion de point de vue est-elle éminemment ambiguë, interprétée très en deçà de ce qu'en disait Saussure :

On n'est pas dans le vrai, en disant : un fait de langage veut être considéré à plusieurs points de vue ; ni même en disant : ce fait de langage sera réellement deux choses différentes selon le point de vue. Car on commence par supposer que le fait de langage est donné hors du point de vue.

Il faut dire : primordialement il existe des points de vue ; sinon il est simplement impossible de saisir un fait de langage. (Saussure, 2002, p 19)

Nous parlons, disait Saussure, à l'intérieur d'un point de vue, et ce dès que nous nous mettons à parler. Nul n'enchaîne simplement des mots car le moindre d'entre eux contient une proposition théorique au sens où il est toujours, fût-ce à l'insu de celui qui le prononce, porteur d'un point de vue dans la perspective saussurienne du terme. Une théorie née de rien, d'un pur exercice cérébral, cela n'existe pour personne. Une théorie naît en même temps que notre regard et notre écoute.

³⁰ Il ne s'agit pas de sacraliser le nouveau Saussure. Il reste vrai que « nous n'avons accès à la pensée de Saussure que par des bribes, des notes, des relectures » ainsi que le dit Sandrine Bédouret-Larraburu (2012). Mais ce Saussure redécouvert pour beaucoup avec la parution des *Ecrits de linguistique générale* » (2002) produira probablement d'autres effets, non moins intéressants que le précédent.

³¹ Dans cette formulation, le philosophe Jacques Poulain. Par exemple 1998. Et pour notre rapport à cette pensée du langage, Castejon 2001.

3.2. L'écoute, oubliée du langage

Répéter que ne pas écouter les travailleurs est une constante de l'histoire ne nous aidera pas à changer cette réalité. Se dire que c'est une constante qui se renouvelle en permanence dans l'histoire et traquer la façon dont cela se fait au quotidien, et la façon dont cela passe par chacun d'entre nous, si (enfin, peut-être...). Cela peut se dire : le fait qu'on n'entende pas un travailleur qui parle n'est pas une constante de l'Histoire c'est une constante qui se renouvelle et se réaffirme en permanence dans l'histoire, histoire d'abord quotidienne, l'histoire que nous faisons. L'hypothèse fondée sur « l'argument de l'idéologie », qu'on n'écoute pas celui qui parle parce que c'est un travailleur, n'est pas suffisante, pas plus que le constat qu'on n'écoute pas les femmes, ou les poètes... Toujours des catégories. Nous n'avons pas conscience que nous avons un problème du côté de l'écoute en général, qui n'a pas de place dans notre conception du langage. Si elle en avait une, nous serions par exemple interdits de ce que le terme « sans-papiers » dit de notre société, de nos critères de jugement, sans rien dire en revanche des êtres humains ainsi désignés, assignés. Il ne s'agit pas (seulement) d'écouter le « sans papier » (dont on pourra dire facilement qu'il n'a pas les mots puisqu'il ne parle pas notre langue) mais d'écouter comment nous l'empêchons de parler avec notre façon de parler de lui. C'est pourquoi l'explication par l'idéologie est trop englobante, trop facilement a-historique, pour être juste. Elle nous exonère de nous demander à nous-mêmes, sans relâche, à qui nous parlons (et écrivons), qui nous écoutons, comment nous parlons, comment nous prenons parti ou pas, comment nous démasquons nos propres points de vue, comment nous les mettons à l'épreuve... Tout cela ne décrit pas un comportement spécifiquement scientifique, c'est la vie de chacun qui est saisie dans ce maillage, les scientifiques, ou les « spécialistes » de toutes natures, n'étant pas en eux-mêmes les plus aptes à repérer les pièges d'un langage devenu pour certains d'entre eux un jeu sans conséquences assumées.

Quand nous parlons nous ne faisons pas que communiquer notre pensée aux autres, nous lui disons implicitement qui nous sommes, qui nous croyons être, et en parlant nous nous faisons nous-mêmes car nous nous parlons à nous-mêmes tout autant. Cela pourrait être flagrant dans l'exercice d'un article, dans lequel nous tendons à l'autre une réflexion en train de se faire. On écrit pour savoir ce qu'on a à dire, et non pour communiquer un savoir tout prêt. On se demande à soi-même si l'on parviendra à mettre en « mots » ce quelque chose d'encore informel qui nous agite. Mais l'on n'écrit pas une succession de mots. L'article sera un produit (à entendre comme un construit) dont émaneront des traces du corps de son auteur : sa « façon de parler » singulière, l'intonation, la prosodie, la ponctuation, l'ordre du discours, eux-mêmes produits d'une histoire absente du « mot à mot ».... Ce que Meschonnic appelle un « rythme » produisant une signifiante et non pas un doublet signifiant/signifié ou forme/contenu.

Je définis le rythme dans le langage comme l'organisation des marques par lesquelles les signifiants, linguistiques et extra-linguistiques (dans le cas de la communication orale surtout) produisent une sémantique spécifique, distincte du sens lexical, et que j'appelle la signifiante : c'est-à-dire les valeurs propres à un discours et à un seul. Ces marques peuvent se situer à tous les "niveaux" du langage : accentuelles, prosodiques, lexicales, syntaxiques. (Meschonnic, 1982, p. 216)

Parler c'est faire, et construire à chaque prise de parole, l'expérience de ce rythme qui n'appartient qu'à un être, un corps-soi pour parler comme Yves Schwartz³². Si la prise de parole ne me transforme pas moi-même elle n'atteindra pas le lecteur. Je serai dans la récitation absente à moi-même, ne me préoccupant que de l'effet produit sur l'autre, qui finira par percevoir l'absence. Suivant de nouveau Benveniste :

Du seul fait de l'allocution, celui qui parle de lui-même installe l'autre en soi et par là se saisit lui-même, se confronte. (PLG I, p.77)

Notre manière de parler dit si nous utilisons le langage pour vivre (ce qui suppose aussi de vivre avec les autres) ou si nous l'utilisons pour assommer l'autre, y compris celui qui est en nous. Exprimer un doute c'est se poser à soi-même une question en même temps qu'on l'adresse aux autres. Soupirer c'est laisser entendre que bien des choses ne peuvent se transformer en mots à *l'instant présent*. Le soupir entendu aura des effets. Le soupir non entendu étrangle peu à peu celui qui l'a émis.

L'encontre, c'est d'habiter son langage, fut-ce le langage théorique, qui a sa propre poétique, et c'est encourager l'Autre à habiter lui aussi son langage, donc prendre soin de l'écouter. Notre propre poétique nous échappe, ce sont les autres qui la perçoivent, mais nous pouvons saisir celle d'autrui. Savoir que cette poétique nous anime, qu'elle fait de nous des semblables qui se cherchent eux-mêmes, nous conduirait à la cultiver plutôt qu'à l'étouffer sous les coups de lissage. La découverte que la pensée est dialogique³³ reste à devoir produire ses effets.

Conclusion

On se demande si notre technicien a produit une analyse dans la mesure où son propos n'a ni forme ni contenu académique. Mais écoutons certains échanges académiques. Prenons le concept d'« activité », faisant partie du vocabulaire quotidien de tant de disciplines. Dans nombre d'entre elles il n'a toujours pas statut de concept et on utilise le terme comme une simple « notion passe-muraille » (Schwartz, 2001). Du côté des disciplines qui s'intéressent au travail, il n'a pas toujours été un concept, loin de là. C'est aujourd'hui qu'on débat

³² Pour une définition par l'auteur, cf Schwartz, 2011. Pour un lien entre ce concept et le langage dans notre perspective, cf Castejon, 2017

³³ Ce que la philosophie n'a pas encore intégré, ce sera l'objet d'un autre article.

(marginale, il faut le souligner) de savoir d'où il vient³⁴. On réalise à peine qu'il n'est pas le même en ergonomie, en clinique de l'activité, en psychodynamique du travail et pour la démarche ergologique. Ici concept anthropologique, là concept descriptif et renvoyant qui plus est à deux regards différents –en ergonomie et psychologie du travail- sur le travail. Il n'y a pas un concept unique d'activité (ni de travail, on le sait plus) mais un terme qui s'inscrit dans un système [de pensée et d'énonciation], un discours au sens de Benveniste. Mais alors quelle « activité » intéresse les linguistes ?

L'attention qu'on portera à l'ouverture de ce débat et à son développement produira une transformation du terme, au-delà de la zone relativement confinée dans laquelle ce débat existe potentiellement aujourd'hui. S'il n'a pas lieu, s'il n'est pas relayé, le « mot » restera dans ce flou. Dans tous les cas nous ne savons pas dire comment on parlera de l'activité dans dix ans. On peut seulement s'engager ou pas dans le débat, selon l'importance qu'on lui accorde. C'est ainsi que nos choix « de langage », qui sont aussi des choix de vie, font histoire.

Comprendre ce qu'est le langage, au-delà de la parole, c'est comprendre comment nous nous construisons comme êtres singuliers à travers ce que nous disons, choisissons de dire³⁵, échappant aux points de vue prémâchés, « pré-médités ». Nous héritons toujours des approches théoriques des autres³⁶, charge à nous (ce nous est individuel et collectif à la fois) de les repérer et de décider si nous les partageons ou si nous les remplaçons. L'activité théorique, qui encore une fois n'est pas l'apanage des chercheurs professionnels, c'est ce passage de l'in-conscient au conscient qui seul peut être remis en cause. C'est l'activité du langage contre la gangue du langage.

Meschonnic dans sa poétique montre que loin d'être un à côté de nos vies par ailleurs productives, la littérature est le terrain où s'exerce le sujet plein et entier, celui qui expérimente, invente autant que nous le permet le langage. Il y a matière, pensons-nous, à généraliser la poétique en prenant conscience que celle-ci est un haut lieu du *travail* du langage. Flagrant dans la littérature certes, mais exerçable par quiconque le souhaite dans toutes les dimensions de la vie humaine, puisqu'il y est déjà en germe.

Bibliographie

BAKHTINE, M. (1984). Le problème des genres de discours, *in Esthétique de la création verbale*, Gallimard.

³⁴ Dujarier et al., 2016.

³⁵ Ce qui n'exclut pas l'inconscient mais n'y réduit pas le langage.

³⁶ Ce dont ne rend pas clairement compte le terme « mots d'autrui » qu'utilise Bakhtine (1984) du moins dans la traduction française.

- BEDOURET-LARABURU, S. (2012). Littérature et linguistique, quelle place pour Saussure ? , in BEDOURET-LARABURU S. et PROGNETZ, G. (dir), *En quoi Saussure peut-il nous aider à penser la littérature ?* Presses de l'Université de Pau et des pays de l'Adour.
- BENVENISTE, E. (1966) *Problèmes de linguistique générale I*, Gallimard.
- BENVENISTE, E. (1974) *Problèmes de linguistique générale II*, Gallimard.
- BIDET, A. (2011), *L'engagement dans le travail, qu'est-ce que le vrai boulot ?*, PUF
- BLANCHE-BENVENISTE, C. (2010). *Approches de la langue parlée en français*, Editions Ophys.
- BOURDIEU, P. (1982). *Ce que parler veut dire, l'économie des échanges linguistiques*, Fayard.
- BOUTET, J. (2008). *La vie verbale au travail, Des manufactures aux centres d'appels*, Octarès.
- CASTEJON, C. (2001). *L'enjeu philosophique et les limites du concept de justice, un égale un*, Thèse pour le doctorat de philosophie, ANRT.
- CASTEJON, C. (2009). « La résistance qui s'ignore », *Nouvelle revue de psychosociologie*, 2009/1, n° 7.
- CASTEJON, C. (2011). Langage et travail plis et pistes. *Revue Ergologia* Mars 2011, n°5.
- CASTEJON, C. (2017) « *Il y a coupure et coupure* » - Quelle théorie du langage est à l'œuvre ? Communication au Cinquième congrès « Philosophie(s) du Management -Management, Technique et Langage ».
- DESSONS, G. (2006). *Emile Benveniste, L'invention du discours*, In press.
- DUJARIER, M.-A., GAUDART, C., GILLET, A., LENEL, P. (dir°). (2016). *L'activité en théories - Regards croisés sur le travail*, Octarès.
- FAÏTA, D., (1985). Parler du travail, travailler la parole in *L'homme producteur*, Messidor.
- FAÏTA, D., (2011). Théorie de l'activité langagière in MAGGI, B., *Interpréter l'agir : un défi théorique*, PUF, 2011. p.41-67.
- GARO, I. (2009). *L'idéologie ou la pensée embarquée*, La Fabrique.
- GRANGER, G.-G. (1988). *Essai d'une philosophie du style*, Odile Jacob.
- HUMBOLDT, W. von. (2000). *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, présentation par THOUARD Denis, Editions du Seuil.
- LEOPIZZI, M. & BOCCUZI C. (dir°). (2014). *Henri Meschonnic, théoricien de la traduction*, Hermann Editeurs.
- MICHON, P. (2012) « Rythme et théorie du langage : une introduction », *Rhuthmos*, 7 novembre 2012 [en ligne]. <http://rhuthmos.eu/spip.php?article781>
- MESCHONNIC, H. (1982). « Qu'entendez-vous par oralité » ? In: *Langue française*. N°56, pp. 6-23. Doi : 10.3406/lfr.1982.5145 http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lfr_0023-8368_1982_num_56_1_5145
- MESCHONNIC, H. (dir) (1995). *La pensée dans la langue, Humboldt et après ?* Presses Universitaires de Vincennes, Saint-Denis.
- MESCHONNIC, H. (2009). *Critique du rythme. Anthropologie historique du langage*, Lagrasse, Editions Verdier.
- OSSORGUINE, M. (2012). « Le plus de savoir possible ou le travail social comme littérature », *Empan* n°88, 2012/4.
- POULAIN, J. (1998), *Les possédés du vrai, l'enchaînement pragmatique de l'esprit*, Cerf.

- RASTIER, F. (2014). « Éducation et idéologie managériale », Entretien avec Sarah Al-Matary et Yannick Chevalier in *Texto ! — Textes et cultures*, vol. XIX, n°4.
- ROSTAND, E. (1969) *Cyrano de Bergerac*, Le livre de Poche.
- SAUSSURE, F. de. (1995). *Cours de linguistique générale*, Grande Bibliothèque Payot, [1967 pour les notes et commentaires de Tullio de Mauro]
- SAUSSURE, F. de. (2002). « De l'essence double du langage » in *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard.
- SCHWARTZ, Y., FAÏTA, D. (1985). *L'homme producteur*, Messidor/Editions sociales.
- SCHWARTZ, Y. (1988). *Expérience et connaissance du travail*, Messidor/La Dispute, Paris, Nouvelle édition augmentée d'une postface de l'auteur, Les Editions Sociales, Paris, 2012.
- SCHWARTZ, Y. (1992). *Travail et philosophies convocations mutuelles*, Octarès éditions.
- SCHWARTZ, Y. (2011). « Pourquoi le concept de corps-soi ? corps-soi, activité, expérience ». *Travail et apprentissages* n° 7 juin 2011.
- SEVE, L. (2008), *Penser avec Marx aujourd'hui II, L'homme ?* La dispute.
- TERRAIL, J-P. (2009). *De l'oralité, essai sur l'égalité des intelligences*, La Dispute.
- TRABANT, J., (1992). *Humboldt ou le sens du langage*, Mardaga.
- UTAKER A. (2002) *La philosophie du langage, une archéologie saussurienne*. Puf.